

## Début du XX<sup>e</sup> siècle Un chef de file culturel du Canada français

Denis Saint-Jacques et Annie Cantin

Numéro 72, hiver 2003

L'Université Laval : phare du fait français d'Amérique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7429ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

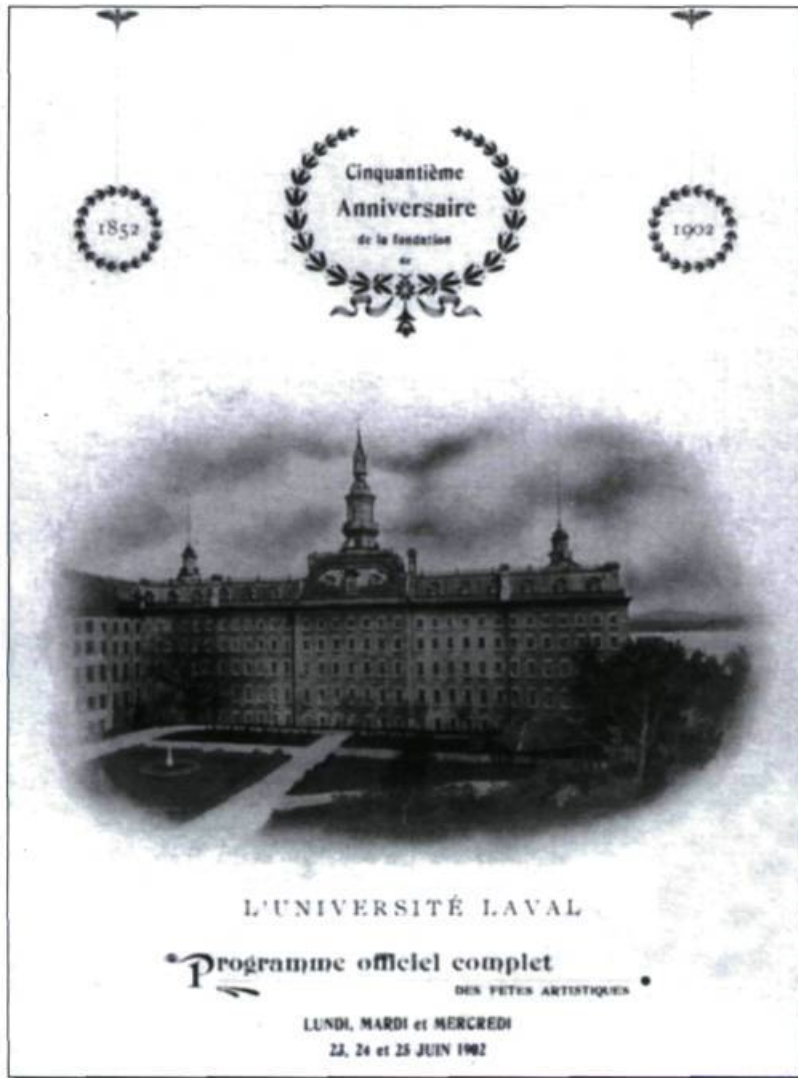
1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Saint-Jacques, D. & Cantin, A. (2003). Début du XX<sup>e</sup> siècle : un chef de file culturel du Canada français. *Cap-aux-Diamants*, (72), 44–47.

# DÉBUT DU XX<sup>e</sup> SIÈCLE UN CHEF DE FILE CULTUREL DU CANADA FRANÇAIS



Programme officiel des Fêtes du cinquantenaire, 1902. (Archives des auteurs).

PAR DENIS SAINT-JACQUES  
ET ANNIE CANTIN

**O**n a souvent évoqué le rôle de la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval et de son fondateur, le père Georges-Henri Lévesque, dans le déclenchement de la Révolution tranquille. Mais on ignore à peu près tout d'une autre intervention de l'Université

Laval qui a contribué de façon décisive à orienter la vie intellectuelle du Québec au XX<sup>e</sup> siècle et qu'on a souvent tendance à prendre pour le résultat de l'action conjuguée d'Henri Bourassa et de Lionel Groulx à Montréal : la création du nationalisme régionaliste canadien-français. Il y a 100 ans, l'Université Laval était très impliquée dans son milieu, même si l'Église qui l'administrerait entendait cet engagement dans un autre sens que ce qui se pratique aujourd'hui. Des fêtes du cinquantenaire de l'Université, en 1902, à la Première Guerre mondiale, un petit noyau de professeurs ont créé et organisé des associations, des événements et des publications qui ont eu pour effet de redéfinir le nationalisme canadien-français et de lui donner une puissante vitalité. La fondation de la Société du parler français au Canada (1902), le lancement de *L'action sociale catholique* (1907) et le premier Congrès de la langue française en Amérique (1912) ne sont que les temps les plus forts d'un ensemble de démarches qui ont alors propulsé l'Université Laval à l'avant-plan de la vie culturelle canadienne-française.

## LA SITUATION CULTURELLE AU QUÉBEC

Toutefois, Montréal domine déjà démographiquement, économiquement et culturellement la province de Québec à cette époque. Dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les activités industrielles et commerciales de Montréal l'ont emporté sur celles de Québec. Et si les activités culturelles francophones montréalaises ont d'abord souffert de l'éloignement du gouvernement et de l'université, la donne ne tarde pas à changer. La succursale de l'Université Laval, ouverte depuis 1878, accueille rapidement plus d'étudiants que la maison mère de Québec. Quant au gouvernement, la presse francophone montréalaise y supplée beaucoup mieux comme milieu propice à soutenir l'activité culturelle. C'est en particulier le moment où les grands quotidiens, avec au premier rang *La Presse* qui tire déjà à plus de 60 000 exemplaires au tournant du siècle, développent de nouveaux suppléments heb-



La bibliothèque de l'Université Laval en 1914. Photographie : Jules-Ernest Livernois. (Archives nationales du Québec au Québec).

domadaires pour le loisir familial. En 1895, ce dynamisme ambiant conduit à l'émergence de l'École littéraire de Montréal, association par laquelle Nelligan, entre autres, fait connaître son œuvre. Pour ce qui est des arts plastiques et de la musique, domaines où la frontière linguistique joue forcément beaucoup moins, la richesse économique de Montréal leur assure un marché relativement très actif. L'Art Association of Montreal, le Conseil des arts et manufactures et les concerts donnés au parc Sohmer ou les saisons de la Montreal Opera Company représentent des institutions sans équivalents à Québec.

Dans la capitale, l'université est une entreprise pauvre dont le Séminaire ne cesse d'éponger les dépenses d'investissement et le déficit d'opérations. Quant au gouvernement provincial, les libéraux n'y ont, comme leurs prédécesseurs conservateurs, pas grande politique culturelle. À Québec où siège le Parlement, ils commissionnent des peintures et des sculptures pour la décoration du parlement respectivement à Charles Huot et à Louis-Philippe Hébert. Pour ce qui est des idées, ils ont leur journal, *Le Soleil*, qui exécute surtout un mandat de propagande partisane. Enfin, comme l'économie et la population paraissent à peu près stagnantes, on ne peut pas espérer grand-chose du «milieu». On voit mal comment Québec pourrait faire concurrence à Montréal. Que Horatio Walker peigne à l'île d'Orléans, que Pierre-Georges Roy crée à Lévis *Le bulletin des recherches historiques*, que quelques écrivains comme de Nevers, Buies ou Casgrain y signent leurs dernières œuvres ou que le conseiller législatif Thomas Chapais s'y consacre à de savantes monographies historiques sur Jean Talon ou Montcalm ne compte pas beaucoup en regard du bouillonnement culturel montréalais.

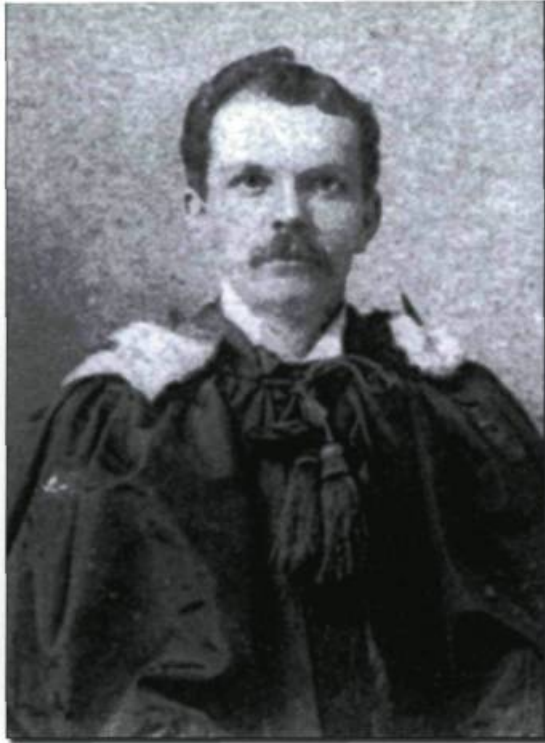
#### L'ACTION DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

Et pourtant! En juin 1902, à l'occasion du cinquantenaire de sa fondation, l'Université organise de grandes fêtes pendant lesquelles l'abbé Louis-Adolphe Pâquet, théologien et porte-parole autorisé de l'épiscopat, prononce un discours mémorable sur «La vocation de la race française en Amérique» où il affirme :

«Cette vocation religieuse et civilisatrice, c'est [...] la vocation spéciale de la race française en Amérique. [...] Notre mission est moins de manier des capitaux que de remuer des idées; elle consiste moins à rallumer le feu des usines qu'à entretenir et à faire rayonner au loin le foyer lumineux de la religion et de la pensée.»

L'appel est entendu et un trio de jeunes professeurs dans la trentaine va particulièrement s'appliquer à y répondre par l'action. Ce sont les abbés Stanislas Lortie et Camille Roy et l'avocat Adjutor Rivard, respectivement titulaires des chaires de philosophie, de littérature française et d'élocution de l'Université Laval.

L'action commence en fait quelques mois plus tôt, en février de la même année, alors qu'Adjutor Rivard fonde, en compagnie de Stanislas Lortie et de l'abbé Paul-Eugène Roy, la Société du parler français au Canada dont le programme, qui consiste à «entretenir chez les Canadiens français le culte de la langue maternelle, [à] les engager à perfectionner leur parler, à le conserver pur de tout alliage, à le défendre de toute corruption», ajoute une vocation de propagande pour la défense de la langue à un but scientifique évident. Pour ce faire, Lortie et Rivard décident d'assurer la propagation de cette œuvre



Adjutor Rivard en 1902.  
Volume-souvenir du  
cinquantième anniversaire  
de l'Université Laval.  
(Coll. Yves Beauregard).

par le *Bulletin du parler français au Canada*, lancé en août 1902. Bientôt rejoints par Camille Roy, ils poseront dans la Société et le *Bulletin* les bases pour refonder le nationalisme canadien-français. Alors que les libéraux romantiques d'autrefois, Garneau, Fréchette ou Casgrain, avaient eu pour première préoccupation l'histoire, ces jeunes professeurs de Laval misent plutôt sur la langue, qu'ils abordent principalement de deux façons : Rivard, dans une perspective lexicographique, organise et dirige les grandes enquêtes qui vont aboutir au *Glossaire du parler français au Canada* (1930); Roy, dans une perspective littéraire, entreprend de créer l'enseignement de la littérature nationale au

Québec. D'une part, l'établissement et le classement de la langue d'usage courant, de l'autre, la célébration de la langue écrite artistique.

L'abbé Lortie se tourne pour sa part vers l'organisation de la Société d'économie sociale et politique de Québec, mouvement qui propage les idées de sociologie catholique de Frédéric Le Play, et crée en 1905 un hebdomadaire, *La libre parole*, qui mène campagne contre le capitalisme sauvage et pour la tempérance. Ce n'est qu'une marche à monter pour en arriver à fonder un mouvement d'action sociale catholique et à lancer, en décembre 1907, un grand quotidien indépendant des partis politiques, justement nommé *L'action sociale catholique*. Comme l'épiscopat, l'Université Laval soutient ce nouveau journal, fondé entre autres par Lortie et Rivard, qui durera jusqu'à 1973 atteignant près de 60 000 exemplaires par jour, en 1940. De plus, l'imprimerie de *L'action sociale catholique* fournit un éditeur pour de nombreux essais littéraires de Camille Roy dont le *Tableau de l'histoire de la littérature canadienne-française* (1907), premier état du célèbre *Manuel* à venir en 1918 qui contribuera à l'imposer comme figure dominante des lettres canadiennes-françaises. L'éditeur catholique de la rue Sainte-Anne se chargera aussi de publier *Chez nous* (1914) et *Chez nos gens* (1918), recueils de brefs récits littéraires qui serviront à Rivard à illustrer les trouvailles lexicographiques qui composeront plus tard le *Glossaire*, aussi publié à la même enseigne. Très active, les éditions de *L'action sociale* lancent en 1910 un nouvel hebdomadaire, *Le croisé*, dont le prosélytisme religieux s'infléchit vers le na-

L'Université Laval,  
vers 1915. Carte postale  
J.-P. Gosselin.  
(Banque d'images  
de Cap-aux-Diamants).



tionalisme en 1916. Encore une fois, Rivard y figure comme fondateur et c'est sans surprise que l'on retrouve Lortie, qui meurt en 1912, et Roy parmi ses contributeurs.

Toutes ces entreprises trouvent un couronnement en 1912 avec le premier Congrès de la langue française au Canada. Lancé à l'initiative de la Société du parler français au Canada, ce congrès accueille de nombreux intervenants venus de toute la francophonie américaine, ainsi que des représentants de l'Académie française tels Étienne Lamy et René Bazin. En plus des séances de travail et des manifestations publiques, la publication en deux volumes d'un compte rendu et de mémoires assurent un large retentissement à l'événement et aux idées qui y sont mises de l'avant.

### SUITES

L'influence des trois professeurs de Québec et des institutions qu'ils créent et animent se fait bientôt sentir à Montréal où Henri Bourassa élabore un nationalisme politique qui converge avec leurs objectifs culturels de «recentrement» sur l'identité rurale traditionnelle. Un des membres de L'École littéraire de Montréal, le poète Albert Ferland, d'abord parnassien avec *Femmes réveillées* en 1899, fait bientôt une profession de foi éclatante en la nouvelle esthétique régionaliste avec son recueil *Le Canada chanté* en 1908. Puis paraît un critique prosélyte, l'abbé Chartier, ami de Lortie, qui publie des *Pages de combat* en 1911 où il rend hommage à Roy et analyse en particulier les œuvres des Français René Bazin et Maurice Barrès comme modèles du régionalisme. À l'occasion d'un concours littéraire de la Société du parler français, en 1912, le jury découvre parmi les anciennes élèves de l'abbé Chartier du Collège Maguerite-Bourgeois de Montréal une poétesse régionaliste, Blanche Lamontagne, dont *Le Devoir* publie les *Visions gaspésiennes* en 1913 avec une préface de Rivard. Le règne de la littérature du terroir commence ainsi à prendre forme.

Il n'y a pas que la littérature. La réussite de *L'action sociale catholique* influence certainement Henri Bourassa quand il fonde *Le Devoir*, en 1910, quotidien nationaliste indépendant des partis, et encore les pères Oblats d'Ottawa quand ils lancent *Le Droit*, en 1913, autre quotidien politiquement indépendant. Olivar Asselin et É.-Z. Massicotte, sans compter de nombreux clercs à travers toute la province, collaborent aux enquêtes de la Société du parler français au Canada. Les défenseurs engagés de la langue ne manquent pas non plus de se manifester comme le père Joseph-Papin Archambault, jésuite, qui



Camille Roy, doyen de la Faculté des Lettres et recteur de l'Université Laval. (Banque d'images de Cap-aux-Diamants).

fonde, en 1913, la Ligue des droits du français, avec des objectifs initiaux de francisation de la publicité et des raisons commerciales à Montréal. Cependant, cette Ligue des droits du français élargit vite ses visées et se transforme, en 1917, en Ligue d'action française qui décide de publier la revue homonyme où Lionel Groulx, avec la collaboration de professeurs de la nouvelle Université de Montréal tels Esdras Minville et Édouard Montpetit, va bientôt jouer le rôle de grand orchestrateur de tout ce mouvement que la masse critique montréalaise finira par recentrer dans son orbite.

De fait, malgré les efforts poursuivis à Québec où persiste l'action de Roy et de Rivard et de quelques revues comme le *Canada français*, propriété de l'Université Laval, et le *Terroir*, Montréal s'affirmera graduellement comme le nouveau pôle de la culture nationaliste canadienne-française. Mais alors que Groulx a voulu tout fédérer à «Notre maître le passé», le mouvement venu de Québec a peut-être eu un meilleur sens de l'avenir : le nationalisme de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle se placera sous le signe de la langue, scandant «Québec français!» ♦

Denis Saint-Jacques et Annie Cantin  
Centre de recherche en littérature  
québécoise  
Recherche iconographique : Kenneth Landry

#### Pour en savoir plus :

Marie-Andrée Beaudet. *Langue et littérature au Québec, 1895-1914*. Montréal. L'Hexagone, 1991.  
Jean Hamelin. *Histoire de l'Université Laval : les péripéties d'une idée*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1995.